

# Les comptes-rendus du



## Carrefour d'animation et de participation à un monde ouvert

435 Rue du Roi, Québec (Qc) - G1K 2X1– Téléphone : (418) 525-6187 poste 221  
Télécopieur : (418) 525-6081 – Courriel : [carrefour@capmo.org](mailto:carrefour@capmo.org)  
Site Internet: [www.capmo.org](http://www.capmo.org)

Février 2011  
Numéro 220

Les valeurs se situent à la base de notre interprétation du monde et de notre construction identitaire. Sans connaissance du juste, du beau et du vrai, l'être humain est incapable de se positionner et il demeure à la merci de n'importe quelle propagande. Devant l'injustice commise ou subie, quelque chose nous fait ressentir un malaise intérieur. Cela s'appelle la conscience morale, qui précède les lois et nous permet d'avoir du jugement. À un autre niveau, les valeurs rejoignent le projet d'un monde idéalisé où il y aurait une place pour tous et toutes et où chacun et chacune se sentirait accueilli et valorisé comme personne, sans égard à sa richesse, son intelligence ou sa beauté. Les valeurs peuvent parfois nous montrer le chemin d'un projet de société, d'un engagement à la transformation du monde, mais aussi de l'indignation vis-à-vis les abus des puissants. Il y a aussi la dimension spirituelle qui pousse l'être humain à donner sens à sa vie. Plus ses valeurs seront altruistes, plus le sens qu'on lui donnera sera généreux et convaincant. Mais encore là, la quête de sens ne suffit pas, elle demande à se réaliser par des actions concrètes, car ce qui donne sens à ma vie exige la dépassement de soi. Évidemment, nous ne faisons pas ici référence à une quête narcissique, mais à un engagement sincère à la transformation du monde. On appelle cela une vocation. Pour se faire, l'individu devra passer par l'expérience d'un vécu de solidarité à l'intérieur d'un organisme ou d'un institution qui se consacre à une cause.

Sans être une communauté de vie, ce lieu deviendra pour lui une communauté d'appartenance à un même idéal et aux mêmes schèmes de valeurs référentielles. Au cœur de son engagement à la transformation du monde, il fera l'expérience de la fraternité, peut-être même de l'amitié, non plus fondée sur la nostalgie d'un passé enfui à jamais, mais sur le rêve commun partagé d'un société nouvelle, dans un monde où régneront enfin la paix et la justice. Les idées changent le monde, c'est pourquoi il est si important de s'y attacher et de prendre soin de bien les choisir.

Yves Carrier

### Invitation pour la rencontre mensuelle du

**TABLE RONDE ITINÉRANTE**  
sur la quête de sens, de justice sociale et de fraternité

Qu'est-ce qui donne du sens à ma vie ?  
Qu'est-ce que je peux faire face aux injustices ?  
Qu'est-ce que je recherche auprès des autres ?

**À VOUS la parole!**

CVL

Jeudi 10 février 2011 de 18 h 30 à 21 h au 435, rue du roi  
Pour information : (418) 525-6187 poste 222  
Un souper à contribution volontaire est offert dès 17 h

### Étaient présentEs:

Jacques Laplante  
Robert Lapointe  
Claude Garneau  
Frédéric McDuff  
Gérard Coulombe  
Normand D'Amour  
Lorraine Gaudreau

Jean Duval  
Donald Lehouillier  
Jonathan Lacasse  
Guy Boulanger  
Joseph Dansereau  
Antonio Aviles  
Yves Carrier

Claudia Fuentes  
Marie-France Lucie Du Lac  
Inès Rivera  
Maria Eufemia Gonzalez  
Baillar  
Yvonne Hudon

## Enquête sur les valeurs des Québécois et Québécois

Depuis quelques années, le Centre Victor Lelièvre vit une transformation qui l'amène à vivre sa mission à partir des besoins exprimés par la population. Le Centre Victor Lelièvre désire vous entendre afin de soutenir la quête de sens, de justice sociale et de fraternité, pour soutenir l'espérance des gens engagés socialement. Cette enquête a pour but d'aller sonder différents groupes dans la grande ville de Québec, à la recherche des questionnements, des valeurs, et des rêves qui les font vibrer, leur permettent de durer dans l'engagement et de ne pas céder à la tentation du cynisme et du découragement. Le questionnaire qui vous sera fourni se divise en trois sections portant sur la quête de sens, de justice sociale et de fraternité. Jonathan Lacasse, ancien coordonnateur au CAPMO est chargé de projet à temps plein pour mener cette enquête financée par la Fondation BÉATI. Trois périodes d'échanges vont faire suite à chacune des sections du questionnaire. Les résultats de cette enquête seront rendus publics à l'automne 2011 à l'occasion d'une grande activité où les participants et participantes seront conviés.

### Quête de sens

Quelle est votre opinion sur cette question ? Comment trouvez-vous la possibilité de vivre vos valeurs dans le monde d'aujourd'hui selon les trois valeurs que vous avez priorisées ?

- Je trouve difficile de vivre mes valeurs dans le monde d'aujourd'hui où notre opinion n'est pas prise en compte si nous n'avons pas d'argent pour consommer. Je viens de vivre un problème personnel très très grave d'éviction de logement et personne, institutions ou organismes, ne pouvait me venir en aide. Tous et toutes se renvoyaient la balle. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps et heureusement j'ai trouvé une autre chambre ailleurs. Je suis allé voir le Bonhomme Carnaval et il m'a pris dans ses bras en me disant : « Comment ça va ! En nommant mon nom. » Il m'a reconnu. Je lui ai demandé qui il était mais il n'a pas voulu révélé son identité. Ça fait partie du mystère de Québec. C'est le seul de notre société qui m'a reconnu. Quelqu'un du groupe m'a offert son hospitalité. Cela m'a beaucoup aidé moralement même si je n'ai pas eu besoin de me rendre jusque là.

- Je trouve cela moyennement difficile. Cela dépend des pays. Aux États-Unis, on traite les personnes comme des objets. Quand il n'est plus productif on le met aux poubelles. La société capitaliste encourage la surconsommation au point de vivre endetté. L'économie est virtuelle et elle peut s'écrouler à n'importe quel moment, et ceux qui ont monté cela se sauvent toujours avec la caisse. Ce système nous est imposé sans que nous ne puissions rien y faire. Les services essentiels tels que l'eau, l'électricité et le téléphone, sont privatisés dans de nombreux endroits dans le monde. Seuls les Amish sont capables de faire un pied-de-nez à cela. Les Amish ne sont pas esclaves de la consommation et de toutes les bébélles jetables que le marché nous offre.

- Je vais nommer mes valeurs : compassion, respect et liberté. Je ne sens pas que je suis dans un monde de fraternité. Je suis dans un monde de rapports monétaires. Donc, je ne peux pas avoir de liberté, d'égalité et de fraternité non plus. Moi j'arrive à un âge où on ne me reconnaît plus comme être humain. Je deviens un fardeau économique pour la société, une dépense pour le gouvernement et certains souhaiteraient que je meure au plus tôt. Dans les débats qui se font en général, je n'ai pas d'emprise sur les décisions étatiques, environnementales ou sociétales. Le seul endroit où je peux m'exprimer et être entendu c'est ici au CAPMO. Je le prends, mais en restant avec un arrière-goût de comment vais-je faire pour me sortir de cette situation où je ne suis plus considéré comme une personne par la société qui ne considère les gens qu'à partir de leur valeur monétaire ou de rentabilité productive sur le marché du travail. Ce que j'essaie de faire présentement, en ce sens que lorsque j'aurai fait le deuil de mon être social, je n'aurai plus besoin d'exister.

- Moi j'ai écrit difficile. Ce qui rend ma situation difficile à court terme c'est que je me bats pour la garde de mon enfant et je dois faire face aux préjugés pour la garde des jeunes enfants envers les pères.

- Je veux faire la différence entre l'égalité et la justice. J'ai à la maison un livre de François Closet qui dit : « Il ne faut pas tant chercher l'égalité que la justice. Ce n'est pas vrai que nous soyons tous égaux, mais il faut rechercher la justice. » Un problème qui se pose aujourd'hui et qui va en s'aggravant. Depuis les années 1980, nous avons remplacé les églises par des centres d'achats. Aujourd'hui, tout le monde veut gagner à la loterie et devenir millionnaire. Mais si on connaît les statistiques, il est impossible que tout le monde devienne millionnaire. Il y a un clivage qui s'accroît entre les plus riches et les plus pauvres. D'un gouvernement à l'autre, c'est toujours la même histoire qui se poursuit. Cela devient difficile de vivre en fonction de certaines valeurs.

- Moi, je choisis la paix, la reconnaissance de la dignité de toutes personnes et l'amitié. Pour moi, c'est vraiment essentiel l'amitié. Les amis avec qui je me sens proche de parler franchement sont ici dans cette salle. C'est une occasion idéale de soulager la solitude. La solitude a aussi ses côtés positifs, comme la lecture et le travail à la maison. Il faut éviter de tomber dans des paniques. La bibliothèque, la lecture m'a permis d'améliorer le français. Et l'intégration est venue à travers les groupes populaires où j'ai beaucoup appris. Mais depuis que ce gouvernement a commencé son mandat, je sens que les groupes communautaires ont complètement chuté. Je le regrette vivement. Je suis vraiment content de vivre ici et de partager mes valeurs avec le peuple québécois.



## La justice sociale

- Il existe une distinction fondamentale qu'on devrait faire sur le pouvoir. Dans nos groupes, on dénonce le pouvoir et curieusement on veut s'en donner. Je pense que ce qu'on recherche socialement lorsqu'on rêve d'abattre le pouvoir c'est d'être capable socialement de vivre une saine autorité. Le pouvoir, quant à moi, c'est une maladie de l'esprit. Si le sens du mot pouvoir est une capacité, utilisons comme expression : « Je suis capable de faire ». « Je peux le faire. » D'abord, on le voit dans le système actuel qui nous confine à l'impuissance et où une seule valeur domine et semble entraîner tout le monde un peu comme les lemmings qui se jettent tous ensemble du haut d'une falaise lorsqu'ils sont devenus trop nombreux. Sauf qu'il y a toujours quelques individus plus intelligents qui refusent de faire comme la majorité, de sorte que l'espèce parvient malgré tout à survivre. Je veux revenir sur le fait que moi, comme individu, j'aimerais avoir le droit de m'autoriser à être un citoyen et non un consommateur. En ce sens là personnellement, j'ai une capacité d'autoriser les choses et d'influencer les autres. Je n'ai pas à utiliser du pouvoir sur les autres parce que cela correspond dans mon esprit à de la manipulation, de la séduction et de l'exploitation pour arriver à ses fins. La preuve qu'on a de cela, regardons tous les gouvernements qui se font ébranler de façon assez sévère présentement dans certains pays; ces populations veulent s'autoriser à s'assurer leur participation à la société. Si j'y vais autrement c'est clair que cela me conduit au suicide. Je suis complètement impuissant et ça va me décourager. Je dirais que j'ai déjà eu des discussions là-dessus. C'est bien dommage, mais il vaut mieux mourir debout que la corde au cou. Alors c'est pourquoi je m'autorise à intervenir dans une organisation, à faire la distinction entre le terme pouvoir et autorité. Ce qui fait qu'une société ce n'est plus juste une autorité qu'on délègue mais en n'importe quel temps on pourrait rappeler le mandat d'un gouvernement ou d'un élu, pas juste aux quatre ans. L'effritement des organismes communautaires est dû, selon moi, à l'atomisation des gens grâce à l'imposition d'une société de consommation. Ainsi, on rend les gens isolés de l'ensemble et ils n'arrivent plus à saisir leur intérêt commun. Avec ce modèle de société, la seule façon de s'en sortir et de continuer à fonctionner c'est de courir la tête la première dans le mur, c'est-à-dire que nous assistons à une forme d'auto-génocide. Nous savons bien que par là, il n'y a pas d'issue possible. Je pense aussi que cela demande un changement d'attitude personnelle, un certain renoncement à la consommation. Quand j'observe les jeunes qui sont sur la Place de la Libération en Égypte, je ne suis pas sûr que j'aurais le courage de faire ce qu'ils font actuellement.



- À la question si on a le pouvoir, j'ai répondu oui. Mais cela n'est pas facile. Lorsque des travailleurs et des travailleuses s'unissent pour se syndiquer, cela prend plus d'une année. Il faut s'unir comme travailleurs et lutter d'un commun accord pour nos droits sans nous laisser diviser ou intimider par les patrons. Il y en a parmi les travailleurs qui ont peur de redresser la tête et qui vont même vous dénoncer au patron, mais cela doit quand même se faire. L'accréditation syndicale a pris une année et demie.

- Expliquer un peu votre réponse à la question : « Est-ce que vous croyez avoir du pouvoir pour effectuer des changements ? » J'ai répondu, dans la mesure où on peut le faire ensemble, comme en Égypte, par exemple. Le pouvoir d'agir c'est avoir la liberté et l'esprit démocratique d'intervenir et de le faire en toute liberté.

## Faire communauté

- Pourquoi vous croyez à la nécessité de faire communauté de quelque façon ?

- En fait la fraternité renvoie à l'amitié. C'est le fondement de la citoyenneté. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de vie civile, de vie citoyenne possible, s'il n'y a pas une amitié entre les citoyens et les citoyennes. Malgré les désaccords que l'on peut avoir c'est le fondement et cela fait 2500 ans qu'Aristote a dit cela. Je pense que la fraternité est le fondement du citoyen.

- L'époque d'aujourd'hui diffère de celle d'il y a un siècle à cause de l'entraide que les gens avaient les uns envers les autres dans tous les milieux sociaux. On a perdu la collectivité. Aujourd'hui, avec le capitalisme sauvage, la collectivité a été remplacée par l'individualisme qui est moins constructif que ce que nous avions auparavant. L'individualisme nuit à nos efforts collectifs.

- Par rapport à cela, si je ne fais pas communauté avec personne, je suis seule, je suis isolée, et cela ne fait pas sens. Dans un journal j'ai lu : « Ce qui perdra le Québec, c'est : « Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? » C'était à la page d'opinion du lecteur. Si on se levait debout et on se disait : « Par où commence-t-on et qu'est-ce qu'on fait ? » Il y a un esprit de résignation qui m'énerve au Québec. On vient enrégés. Si on était une grosse gang qui se tenait on pourrais-tu faire quelque chose ? Je reste encore sur mon appétit. On a l'impression qu'on a un pied sur le gaz et un pied sur le frein.



- Ce sont les femmes qui vont faire cela parce que vous avez la force. Les hommes n'ont pas réussi à avoir le changement. Regardez la situation où nous sommes aujourd'hui. Cela prend une Assemblée nationale remplie de femmes. Il faut que les femmes fassent de la politique, alors il y aura sûrement des changements.

- Mais combien d'années est-ce que cela va prendre ?

- J'ai un questionnement devant cette question de faire communauté. J'ai l'impression que se confirme cette sensation que j'ai que depuis quelques années : il y a un affaissement de la militance et des groupes communautaires. J'ai été absente de la militance pendant plusieurs années et je me disais : « C'est une impression que tu as. » Mais mon intuition se confirme, je ne rêve pas. J'ai beaucoup vu cette sorte de résignation ou d'impuissance, comme si le « nous » était plus que jamais problématique. On n'y croit plus. Le dernier commentaire de Maxime Bernier sur l'inutilité de la loi 101 m'a beaucoup surpris sur la dérive où nous en sommes arrivés. Chacun et chacune fait son affaire, mais c'est un indice de la perte du projet collectif. On n'investit pas sur le projet collectif et on ne croit pas au « nous ». Moi j'ai l'impression que ce ne sont pas les valeurs qui sont problématiques. Malgré les radios-poubelles et tout ce courant de droite, fondamentalement ce qui est problématique, c'est le « nous ». On n'a pas de « nous » sur lequel asseoir ces valeurs-là et pouvoir aller de l'avant. Il y a quelques années, de ce dont moi je me souviens, le mouvement social au Québec était très fort. C'était plus fluide et tout se faisait plus facilement. Mais qu'est-ce qu'on a échappé ? Il faut voir au « nous ».

- Ici, nous sommes des émotionnels. Nous vivons dans la « gomme-balloune ». Les arabes ne sont pas dans le confort comme nous avons été. La misère, au Québec, on ne connaît pas ça. Dans les autres pays, tout le monde est dans la rue. Ici, tout le monde est devant son téléviseur et regarde sa partie de hockey. Tant que cela ne rentre pas dans ta cour avec un « bulldozer », on ne réagit pas. L'indifférence des gens m'écoeure. La classe moyenne attend son billet de loterie.

- Concernant la fameuse « gomme-balloune ». Ils ont changé la technique de vente pour mieux convaincre et cela s'inscrit également dans le système d'éducation pour qu'on devienne des consommateurs et consommatrices. Le système de vente, c'est comment faire en sorte de cacher des éléments, après étude, pour ne montrer qu'un seul côté de la médaille pour mieux vendre des produits. Dès que quelqu'un commence à se poser des questions, on l'accuse subtilement de souffrir de troubles mentaux pour le tasser. On le marginalise et on trouve le moyen d'endormir la population pour en faire des moutons. Le comportement narcissique réside dans le fait d'accuser les autres pour ce qui se passe en leur disant qu'ils et elles sont responsables de leurs propres malheurs. L'attitude correspondante pour nos dirigeants et dirigeantes, et nos élites est le mépris envers la population.



- Biologiquement, personne ne va contester le fait que nous sommes des êtres sociaux, mais au niveau du contexte social, ce n'est pas cela qui se passe présentement. On nous a fait croire que le bonheur était dans le plastique. Moi personnellement, il y a dix ans, j'y croyait encore à la « gomme-balloune ». C'est quand j'ai réalisé la quantité de tricherie et de corruption qu'il pouvait y avoir dans mon métier, que j'ai vécu la désillusion. J'ai alors choisi de réinvestir mon temps dans les relations humaines, de prendre le temps nécessaire pour se parler, de faire des choses aussi intéressantes que de préparer de la bouffe. Je pense que c'est dans ce sentiment d'être ensemble, cela ne demande pas des projets extraordinaires au départ. Avant même de penser à des projets, il y a des choses essentielles qu'on doit faire. Et surtout pour une organisation c'est de s'impliquer là-dedans. Pour ceux et celles qui pensent que le salut est dans le « Je, me, moi », on n'a qu'à regarder les statistiques de la pharmaceutique : les gens deviennent de plus en plus malades. Aux États-Unis, les psychiatres veulent enlever du dictionnaire des maladies psychologiques, le mot narcissique, alors qu'il s'agit de la maladie du siècle. Pour vous dire simplement où nous en sommes rendus comme civilisation. Si on regarde les hommes et les femmes politiques que nous avons au Québec pour identifier lesquels ont été des modèles quoi ont été inspirants pour les citoyens et citoyennes, on peut constater qu'ils sont très peu nombreux. Tout le monde essaie de se faufiler pour ne pas payer sa juste part d'impôt. Si on se regarde personnellement, on imite ceux et celles qui nous dirigent. Même des cas de suicide où la solidarité a fait défaut. Nous sommes des êtres sociaux et c'est anormal de vivre seuls.

### Les besoins que vous ressentez et qui ne sont pas comblés.

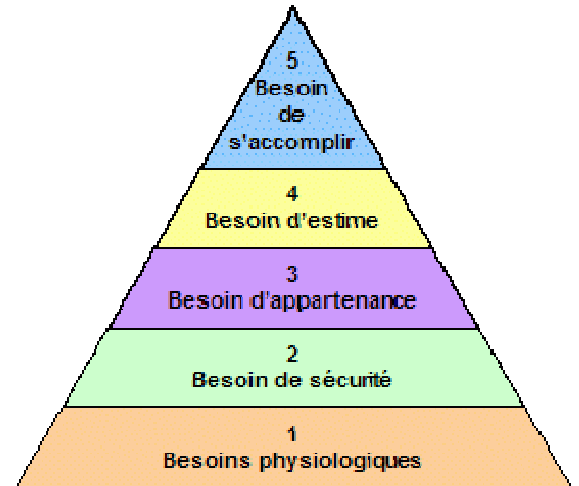
- Avez-vous des idées de pistes d'actions ou d'activités intéressantes qui iraient dans le sens de ce qu'on vient de discuter ce soir ? C'est qu'au terme de la démarche on va faire un grand rassemblement des gens consultés et envisager de passer à l'action.

-Moi, j'ai perçu ce questionnaire comme une espèce de sondage. Je suis déjà très impliqué dans un gros dossier et je ne pense pas avoir l'énergie pour m'impliquer là-dedans.

- Je suis en train de lire un livre qui s'intitule : « Les trois tentations de l'Église ». L'auteur, Alain Besançon, parle de la vérité et il dit que dans le communisme, le contraire de la vérité, c'est le mensonge, tandis que dans le capitalisme, dans la société de consommation, qui est une société du spectacle, le contraire de la vérité est l'insignifiance. L'insignifiance, cela veut dire la perte de sens, la perte de la signification, la perte du rapport entre le passé et le futur, l'histoire, la perte aussi de ce qu'on a à faire dans le temps présent. Alors je pense que s'il y a des actions à faire, c'est le recouvrement du sens, de la culture, de l'histoire. Le capitalisme nous amène aussi à ce qu'on appelle le « présent perpétuel » qui est une très mauvaise traduction de l'« instant présent ». La notion de présent perpétuel veut dire qu'il n'y a pas de passé, ni d'avenir, « no future », et que le bonheur est dans la consommation, la matérialité, la perte complète de sens, de projet collectif, de fraternité et d'amitié. Le fameux chacun et chacune pour soi de l'individualisme. L'individu est quelque chose de bien, mais l'individualisme est une dérive de l'individu. C'est correct que l'individu existe et ait sa place parce que l'individu, dans les sociétés traditionnelles et très anciennes, était écrasé par la société. Il vivait en fonction de la société. Il est normal que l'individu se libère. Le Christ est venu libérer l'individu. Et une dérive de cela, c'est que chaque chose qui est bonne amène toujours une dérive qui est mauvaise, donc il faut encore plus de spiritualité pour rester dans la même voie et continuer à avancer. Le travail, commencé il y a des milliers d'années par un homme qui a fait un bon bout, doit être poursuivi à chaque jour. La spiritualité au quotidien, c'est la reprise du sens.



## Pyramide de Maslow



- Je désire simplement ajouter que la confiance entre nous est très importante. Tous les groupes communautaires traversent des crises. Par exemple, la rivalité Montréal-Québec, divise l'unité du peuple québécois. C'est la même chose entre les régions du Québec. Comment cela se fait-il qu'avec tous les moyens technologiques, nous soyons de plus en plus isolés ? Cela prend une chaleur humaine, de vrais contacts entre nous. Ce n'est pas le bonheur individuel que nous cherchons, c'est la collectivité qui compte.

- Moi, j'ai la sensation que ce n'est pas au niveau des valeurs qu'on a un problème ici au Québec. L'individualisme et la consommation, ce sont des choses que tout le monde dénonce. Et si tout le monde les dénonce, c'est parce qu'on les subit. Souvent, on les dénonce avec le sentiment qu'on n'y peut rien. Alors, on est lové dans ce sofa confortable qu'on nous a préparé, on n'aime pas ça, on n'est pas d'accord avec ça, mais on n'a pas le choix d'accepter. On n'arrive pas à croire qu'on peut se rejoindre pour faire quelque chose. On a un problème avec le « nous » et on a un problème avec le fait de croire que le « nous » existe, donc que le « nous » peut faire quelque chose. Pour moi, c'est là que se situe le problème. J'ai l'impression que cette situation empire. Je crois qu'il peut y avoir beaucoup de cristallisation des institutions. On valorise beaucoup les énoncés de valeurs dans les institutions, mais quand vient le temps de les mettre en pratique, on voit qu'il ne passe rien dans les faits et que trop souvent les actions contredisent le discours. Tout est figé de façon tellement solide que ce n'est pas possible de les vivre ces valeurs-là. Peu de temps après que je sois arrivé ici au Québec, nous avons parti un projet de coopération au Brésil d'où je venais, parce que de l'endroit d'où je venais, dans ce milieu-là, les gens ne croyaient pas en leur capacité de faire des choses ensemble, à leur capacité de changer les choses. En arrivant ici, un des plus grands chocs que j'avais eus à l'époque, c'est qu'il existait des organismes pour mille et un problèmes qu'on s'attaquait à résoudre. Aujourd'hui, j'ai l'impression que c'est ici qu'on aurait besoin de vivre ça.

- Rapidement, je pense que vous touchez à quelque chose, mais il faut avoir la préoccupation de le faire ensemble. Il y a des expériences comme celle-là, mais il faut se donner des exemples pour avancer dans cette voie. Pour faire cela, il faut se concerter, s'asseoir à une même table. Il faut s'éduquer à la coopération.

Un peu comme au COSACI, comité de savoir citoyen, on se dit : « À petits pas, on ne recule pas. » Un peu comme le Collectif pour un Québec sans pauvreté avait pris comme emblème un colimaçon, parce que cet animal ne recule pas. Cette préoccupation est partagée par très peu de gens qui sont conscients de ce qu'on se dit ce soir. Nous sommes une société qui est blessée, mais comment fait-on pour s'approprier et faire des choses ensemble ?

**liberté**  
**inégalités**  
**fraternité**

- Il y a un manque de fierté nationale au Canada puisque les dirigeants et les dirigeantes permettent qu'il y ait de plus en plus de pauvreté. Si tout le monde était à l'aise, nous pourrions tous être fiers de notre pays et nous serions enviés du monde entier.

- Dans le sens de celle qui s'est exprimée avant moi, antérieurement, il y avait une volonté collective. On n'a jamais développé des organismes d'intervention actifs. Il y a eu les syndicats qui ont été reconnus par l'État pour pouvoir négocier. Nous, les pauvres, nous avons quoi comme rapport de force avec le gouvernement ? Mais en sortant d'ici, je suis au même point parce que mon organisme n'a pas de pouvoir. Il faudrait que nous ayons une capacité d'intervenir. L'État possède tous les rouages pour intervenir alors que les groupes communautaires n'ont pas prise sur rien. Il faudrait se donner nous-mêmes l'autorité pour avoir une capacité d'intervenir.

- On devrait ressusciter ZAURO, des Zones Autorisées de Résistances Originales.



- On se plaint qu'on n'a pas de travail. On devrait avoir des avocats ici au CAPMO pour nous défendre.

- **Si vous avez le goût de vous impliquer dans cette démarche d'enquête, vous pouvez communiquer avec Jonathan Lacasse au Centre Victor Lelièvre au 418- 683-2371 poste 233.**